

Note de lecture

Venant compléter le tome « Alcool. Effets sur la santé » publié en 2001, ce second ouvrage, intitulé « Alcool. Dommages sociaux, abus et dépendance », représente un complément essentiel du premier. Par la masse des documents analysés ainsi que par la qualité des synthèses et recommandations qui y figurent, les deux volumes de l'expertise collective de l'Inserm représentent un ensemble que se doit absolument de posséder tout chercheur ou praticien impliqué dans le domaine de l'alcoologie.

S'agissant d'une discipline tant sujette à des opinions contradictoires et souvent passionnelles, cette expertise permet une mise au point à la fois objective et actualisée, dont la consultation apparaît indispensable pour tous les décideurs et acteurs en santé publique.

Alors que l'essentiel du premier tome portait sur des données résultant de la recherche biomédicale fondamentale, ce nouvel ouvrage comporte, outre les éléments épidémiologiques nécessaires quant à la consommation de boissons alcoolisées, son évolution et ses conséquences, une étude approfondie de ses dimensions sociales ainsi que d'autres apports des sciences humaines, trop souvent insuffisamment considérées. On ne saurait qu'approuver à ce propos la recommandation portant sur la constitution de réseaux de recherche entre laboratoires aux compétences complémentaires.

S'il n'est pas possible d'établir une liste exhaustive des principales données du présent ouvrage, on peut citer, parmi les faits généralement ignorés du public et importants pour la prévention, l'accent mis sur la relation entre précocité de l'expérimentation et prévalence de la consommation d'alcool, notion que ne devraient méconnaître ni les parents, ni les éducateurs. Le fait qu'une résistance aux effets de l'alcool est prédictive d'une consommation excessive d'alcool est également souligné à juste titre, de même que le décalage entre estimation subjective de l'état d'alcoolisation et réalité de l'alcoolémie, décalage particulièrement important du fait de ses conséquences sur l'accidentalité routière.

Un autre point souvent méconnu – et qui mérite, comme l'indique l'expertise, des développements ultérieurs – concerne le danger des ivresses répétées, lesquelles entraînent des altérations neurobiologiques de plus en plus marquées, alors que la plupart des jeunes ne sont conscients que des risques d'accidentalité ou d'actes de violence associés à ces épisodes d'alcoolisation aiguë.

Alors que l'expertise relate le retard historique de notre culture nationale en matière de gestion du risque et de prévention – retard auquel l'Académie

nationale de Médecine tente de remédier par un ensemble de recommandations récentes – le présent ouvrage met l'accent sur le rôle fondamental du généraliste dans le dépistage et l'accompagnement (terme que nous préférons, personnellement, à « prise en charge ») du patient ayant des problèmes avec l'alcool. La conclusion de ce chapitre, selon laquelle « les médecins généralistes ont intégré la prévention et le dépistage dans leur pratique quotidienne, bien qu'il existe une sous-estimation du risque alcool », nous semble cependant pécher par excès d'optimisme. Une amélioration de la formation des généralistes et de la prise en compte de leur activité de prévention devrait contribuer à des résultats supérieurs à ceux obtenus à l'heure actuelle.

Malgré l'importance des deux volumes de l'expertise, certains aspects méritent, à notre avis, un complément, en particulier dans deux domaines qui n'ont été que partiellement abordés. Le premier est représenté par les interrelations entre alcool et autres substances psychoactives. En raison de la prévalence élevée de la consommation simultanée de boissons alcoolisées et de tabac et/ou de cannabis, l'étude des interactions entre éthanol, nicotine et cannabinoïdes nous semble devoir être largement encouragée, tant en ce qui concerne les mécanismes neurobiologiques en cause que leurs conséquences cliniques. À titre d'exemple, les relations récemment mises en évidence entre appétence à l'alcool et stimulation des récepteurs cannabinoïdes devraient être confirmées et mieux connues. Il en est de même des interférences entre consommation de cannabis et sevrage d'alcool chez les patients alcoolodépendants.

Le second domaine, qui mériterait, selon nous, un large développement, concerne les interactions entre alcool et médicaments. Certes, celles-ci ont été développées dans le tome « Alcool. Effets sur la santé » à propos du cytochrome P450E1, et ceci en citant notamment les risques de la prise de paracétamol en cas d'alcoolisation chronique importante. Il apparaît cependant que les conséquences de l'association d'alcool avec d'autres médicaments sur l'incidence d'effets secondaires de la thérapeutique ainsi que sur l'accidentalité routière ou au travail méritent une mise au point des connaissances actuelles et un effort de recherche considérable. Un grand nombre de notices accompagnant les conditionnements de médicaments comporte bien une mise en garde sur les dangers de la consommation parallèle de boissons alcoolisées, mais cette mention est tellement fréquente qu'elle est vraisemblablement de peu d'efficacité. Une expertise permettant de classer ces interactions selon leur fréquence, leur intensité et leur gravité nous semble nécessaire pour centrer l'attention des prescripteurs et des utilisateurs sur les médicaments présentant des risques majeurs en cas d'association avec l'alcool.

Un dernier ajout, de moindre importance celui-là, pourrait concerner les voies non oxydatives du métabolisme de l'éthanol. Certains métabolites formés par le biais de ces voies (esters éthyliques d'acides gras, phosphatidyl-éthanol) pourraient contribuer à la toxicité de l'éthanol, notamment au niveau du système nerveux central. D'autre part, du fait de sa persistance pendant une

longue période dans les liquides biologiques et de son accumulation dans les cheveux, le dosage de l'éthyl glucuronide, métabolite stable de l'alcool, pourrait s'avérer fort utile en médecine légale et en clinique (par exemple pour objectiver la reprise de la consommation d'alcool après sevrage). Les études concernant ces métabolites mineurs nous semblent ainsi mériter une analyse critique et actualisée.

Ces exemples – non exhaustifs ! – nous permettent de conclure que l'expertise collective de l'Inserm représente non seulement un instrument essentiel de connaissances objectives en matière d'alcoologie, mais qu'elle devrait être poursuivie pour aborder certains points qui n'ont pu l'être jusqu'ici ou qui méritent d'être complétés.

Professeur Roger Nordmann
*Président de la Commission « Troubles mentaux-Toxicomanies »
de l'Académie nationale de Médecine
Président-fondateur de l'ESBRA
(Société européenne de recherche biomédicale sur l'alcoolisme)*